

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 51

Artikel: Institutrice
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193975>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'auteur de la lettre qui précède a bien fait de la signer. Le *Conteur* lui en laisse toute la responsabilité; car il faut s'attendre à quelques vertes répliques de la part de nos lectrices. Vous aurez là de jolies étrennes, M. G. T.!

(Réd.)

Institutrice.

Mon médecin m'a toujours dit : « Ne lisez pas immédiatement après les repas, c'est mauvais, ça porte le sang à la tête, et la digestion se fait mal. »

C'est vrai; seulement ce cher docteur n'a pas compté avec un enjôleur de livre, celui que vient de publier M^{me} Georges Renard. J'en ai lu les premiers chapitres, dimanche, de onze heures à midi; et, à peine avais-je diné, que je m'empressais de reprendre cette délicieuse et intéressante histoire.

Donc, adieu les conseils du docteur.

Le moyen de faire autrement quand on a là sur sa table un livre tout frais, tout souriant, qui, sous ce titre modeste : *Institutrice*, vous empoigne, vous captive, au point qu'il n'est plus possible de ne pas aller jusqu'au bout.

Ce qui pique tout particulièrement l'attention dès le début, c'est que l'auteur a placé plusieurs épisodes de son récit sur les bords du Léman, à Lavaux et à Lausanne.

Un vigneron de Lavaux, M. Descombes, est le père de quatre filles, quatre mignonnes blondes. Sa sœur, M^{lle} Descombes, rentière et habitant Lausanne, a décidé de prendre à sa charge l'aînée, la douce et gentille Cécile, toujours si prévenante, si empressée auprès de sa mère, malade depuis nombre d'années. L'idée de sa tante est de lui faire donner, dans une école de la capitale, une instruction soignée, et de lui trouver ensuite une bonne place à l'étranger.

Tante Descombes, partie autrefois pour la Russie, en qualité de dame de compagnie, en était revenue avec une jolie fortune et les habitudes aristocratiques du milieu où elle avait vécu. Ses grands airs et l'austérité de ses mœurs en imposaient à toute la famille.

Aussi la pauvre petite Cécile eut une bien triste existence à Lausanne, surveillée dans ses moindres actes par la vieille tante, qui ne lui parlait absolument que de ses devoirs et ne lui laissait aucune liberté.

Dès qu'elle eut obtenu son diplôme, la jeune fille fut envoyée en Hollande, comme institutrice, dans une famille où, dès le jour de son arrivée, elle passa par des humiliations et des souffrances morales, qui lui attirèrent immédiatement toutes les sympathies du lecteur.

Cette situation a fourni à M^{me} Geor-

ges Renard le sujet de pages admirables, excessivement attachantes et qui révèlent une connaissance approfondie du cœur humain.

Et puis, à côté de ce qui touche plus particulièrement à cette intéressante héroïne, à ses chagrins et à ses joies, à l'amour dont son cœur est épris soudain pour un jeune compatriote, précepteur dans la même maison, que de choses charmantes, que de croquis tracés d'une plume alerte, que de caractères fidèlement dépeints!

Je ne saurais trop vous recommander le portrait que l'auteur nous fait de M^{me} Avenhorn, d'origine javanaise, ainsi que la description d'une fête hollandaise sur la glace, donnée par cette femme au caractère éminemment original et enjôlé.

C'est vraiment à lire et à relire.

Vous trouverez aussi dans ce livre des choses bien intéressantes sur les riches familles d'Amsterdam, sur cette vieille noblesse marchande, à laquelle appartiennent les van Leerdam, armateurs de père en fils.

Mais nous ne voulons pas entrer plus avant dans les détails de l'ouvrage; nous ne voulons pas même vous en faire connaître les principaux personnages, pas même vous dire ce qu'est devenue Cécile, dont on suit la carrière si mouvementée, avec un intérêt toujours croissant.

Non, nous nous bornons à vous recommander vivement la lecture de ces pages, écrites dans un beau langage, plein de descriptions ravissantes, d'images heureuses, de scènes palpitantes de vérité et d'intérêt.

Oui, il faut le dire sans aucune restriction, le livre de M^{me} Renard est un de ceux, assez rares, dont la lecture se soutient attrayante du commencement à la fin, où le récit ne languit jamais; une lecture saine qui repose et charme l'esprit.

Encore une fois, tâtez-en, s'il vous plaît, et vous me direz si le *Conteur* ne vous a pas donné un bon conseil.

Tenez, en voici quelques pages qui vous mettront certainement l'eau à la bouche. Il s'agit de l'arrivée, en Hollande, de la jeune institutrice :

— Mademoiselle Cécile Descombes, la nouvelle institutrice ?

— Oui, madame, c'est bien moi.

— Je ne suis pas une dame. Je suis Marianne, la femme de chambre de M^{me} van Leerdam. Mademoiselle veut-elle me suivre ? La voiture attend devant la gare.

La voyageuse, qui venait d'arriver par le train direct de Bâle à Amsterdam, dit qu'elle était prête à se laisser conduire là où on voulait la mener.

Sur le quai d'arrivée, une voiture de goût sévère était rangée contre le trottoir. La femme, entre deux âges, qui s'était présentée elle-même sous le nom de Marianne, avise

un gros cocher, enseveli dans un volumineux col de fourrure et qui semblait sommeiller sur son siège.

— Allons, Jean, éveille-toi ! Voici mademoiselle.

L'homme, très flegmatique, tourna légèrement la tête, fit un court salut rempli de majesté. La vieille femme s'adressa encore à la jeune fille :

— C'est mon mari. Il comprend le français, mais ne sait pas le parler. Mademoiselle veut-elle lui confier son bulletin de bagages ?

L'institutrice, heureuse de trouver qui voulût bien s'occuper d'elle dans cette ville hollandaise dont elle n'entendait pas la langue, fit avec empressement ce qu'on lui conseillait. Elle fouilla prestement dans un petit sac de cuir suspendu à sa taille par une forte ceinture, en tira un papier, le tendit à l'homme, qui la remercia d'un guttural :

— Merci.

Puis, tandis que celui-ci, sans quitter son siège, donnait avec importance les ordres nécessaires, Marianne ouvrit la portière de la voiture, invita d'un geste Cécile à y monter, et y prit place à son tour.

Une fois installées l'une en face de l'autre, les deux femmes se regardèrent curieusement. Au dehors, la nuit était très noire — il était passé huit heures du soir, au mois de novembre; mais devant la gare, de grands lampadaires répandaient une vive lumière jusque dans l'intérieur du coupé.

La femme de chambre pouvait avoir une cinquantaine d'années. Elle avait le teint rose et frais, des cheveux tout à fait gris, un embonpoint solide de matrone gourmande. Un manteau simple, d'une belle étoffe épaisse, un chapeau noir à brides cosuées, des gants fourrés, un col de linge éblouissant, toute sa tenue révélait une maison riche, confortable, bien ordonnée, où le moindre objet devait justifier d'une valeur sérieuse. Déjà Cécile avait été frappée par le moelleux des coussins sur lesquels elle était assise, le luisant des vernis qui encadraient les glaces claires, l'éclat des deux réflecteurs qui, de chaque côté, projetaient leur jour cru sur une fourrure à longs poils, destinée à envelopper les genoux du cocher, et sur la croupe large d'un cheval, saturé de bonne nourriture.

A ce même moment, Marianne réprimait mal une grimace méprisante causée par l'accoutrement modeste de M^{lle} Descombes. Celle-ci, décoiffée, fripée, enfumée par trente-six heures de wagon, avait vraiment pauvre mine. Sa petite figure pâle et maigre paraissait encore plus pâle et plus maigre sous l'éclat fiévreux de ses yeux cerclés de bistre. De sa toque de voyage, enroulée d'un voile épais, des mèches de cheveux blonds s'échappaient en désordre, et le manteau qui l'enveloppait révélait, par sa couleur fanée, par sa coupe déjà ancienne, la fatigue de services trop prolongés. Et puis un bagage si pauvre ! Une malle médiocre, qu'un seul homme enlevait d'un élan ! Bien certainement cette malle-là ne pouvait contenir ni riches toilettes, ni trousseau de lingerie un peu convenable.

Marianne en était là de ses réflexions et de ses conjectures lorsque la voiture partit au grand trot du cheval, filant à toute vitesse, dans sa hâte de retrouver son écurie si bien aménagée.

Pendant que le coupé roulait dans l'ombre

des rues noires et boueuses, Cécile se demandait avec anxiété quel serait l'accueil qui lui était réservé. Tristement rencoignée au fond de la voiture, elle paraissait harassée de fatigue et, les yeux perdus dans le vide, laissait aller sa tête en arrière, comme si son cou mince eût été incapable de la soutenir davantage.

— Mademoiselle est bien lasse, sans doute ? questionna la femme de chambre.

— Oh ! oui, soupira-t-elle. Trente-six heures de route, c'est long ! Il me tarde d'arriver.

— Mademoiselle n'a jamais fait d'autre voyage ?

— Jamais.

Un silence coupé par le seul bruit des roues et des sabots du cheval, puis :

— Mademoiselle a faim, sans doute ? Mademoiselle n'a pas diné ?

— Je ne sais pas... Je crois qu'il y a longtemps, en effet, que je n'ai rien mangé...

Et la voix lassée s'éteignit, comme si la voyageuse manquait de force pour soutenir la conversation ébauchée. En réalité, Cécile avait conscience d'inspirer peu de sympathie à sa compagne ; elle pressentait sous cet empressement feint une amabilité de commande et jugeait plus sage de s'en tenir à une froideur correcte.

Pendant quelques minutes encore, la voiture roula ; on longeait maintenant des canaux sans fin remplis d'une eau noire, presque immobile, où tremblaient et dansaient de longues traînées de lumière. Ça et là un profil de barque se dessinait, vaguement éclairé par un fanal suspendu au haut d'un grand mât ; et c'était pour Cécile une impression tout à fait surprenante que ces masses humides fantastiquement illuminées, et ce mélange inextricable de bateaux et de maisons.

Peu à peu, les rues se firent plus larges, mieux éclairées ; soudain, le cheval s'arrêta devant une haute bâtisse peinte de couleur sombre, avec un cadre clair autour de chaque fenêtre.

— Nous sommes arrivées, mademoiselle.

Un valet de chambre ouvrait la portière, s'effaçait pour laisser descendre la voyageuse. Celle-ci, encore étourdie du voyage, entrevit à peine plusieurs figures de domestiques qui la dévisagèrent avec placidité, un vestibule très éclairé, abondamment pourvu de tapis épais, une porte à deux battants, qui s'entr'ouvrit devant elle. Puis elle se trouva dans un salon où une femme imposante la regardait venir du fond d'un fauteuil où elle était assise. C'était Mme van Leerdam, la mère de sa future élève.

— Madame, voici mademoiselle l'institutrice !

Après cette présentation sommaire, la servante de confiance se recula un peu, attendant de nouveaux ordres.

— C'est bien, Marianne, vous pouvez vous retirer.

Puis appliquant sur ses yeux une face à main à long manche d'écaïlle, la maîtresse du logis considéra avec grande attention la nouvelle venue.

— Veuillez approcher, mademoiselle, s'il vous plaît.

Cécile s'approcha, très intimidée par cette inspection détaillée. Enfin, Mme van Leerdam se décida à refermer son lorgnon.

— Vous savez, mademoiselle, quels services nous réclamons de vous ?

Cécile répondit faiblement qu'elle croyait le savoir. Leçons de français, de peinture, de musique ; de plus, surveillance d'une jeune fille de treize ans.

— C'est bien cela, mademoiselle. Demain, vous verrez ma fille votre élève. Mais auparavant, je désire connaître votre plan d'éducation... Dites-moi, mademoiselle, savez-vous faire très bien la révérence ? C'est une chose capitale, à laquelle je tiens beaucoup.

Cécile interdite, répondit qu'on ne la lui avait pas enseignée, mais qu'elle ferait comme si elle la savait.

— Du tout ! du tout ! Une révérence bien faite est une marque essentielle de bonne éducation. Vous assisterez aux leçons de danse de ma fille ; le professeur de maintien aura l'ordre de vous instruire.

Ce salon somptueux, — Cécile était trop inexpérimentée pour démêler que le luxe y écrasait le goût — cette grande femme aux lèvres minces, à l'air méprisant, qui plissait les yeux comme pour la considérer de plus loin, ces choses nouvelles qu'on réclamait d'elle, tout cela lui faisait perdre un peu la tête, sentir combien, dans ce milieu qui criait l'opulence, elle devait paraître chétive et misérable. Aussi fût-ce avec un vrai soulagement qu'elle s'entendit dire enfin :

— Allez vous reposer, mademoiselle, Marianne va vous conduire dans votre chambre et vous y porter de quoi souper. Ce soir, vous dormirez seule ; mais, à partir de demain, ma fille ne vous quittera plus.

Aussi bien qu'elle le put, Cécile exécuta une révérence ; mais, comme elle sortait, Mme van Leerdam la rappela encore.

— Surtout, mademoiselle, soyez exacte, demain, pour le premier déjeuner de huit heures ! Toute la famille sera là ; je vous présenterai.

La jeune fille protesta de son exactitude et put enfin gagner sa chambre.

Quand elle eut mangé, qu'elle fut déshabillée et couchée dans son petit lit moelleux, elle essaya en vain de dormir, tant la fatigue l'avait éternée ; elle se prit à songer à ceux qu'elle laissait là-bas dans la maison paternelle, et alors, se sentant horriblement triste et seule au monde, elle pleura longtemps, longtemps, jusqu'à ce que, vaincue par la lassitude, elle glissât dans un lourd et bien-faisant sommeil.

Est-ce que ce qui précède ne vous donne pas l'envie d'en connaître davantage, chers lecteurs ? Je le crois ; car, après cette courte introduction, dont nous n'avons reproduit que les principaux passages, l'intérêt du récit devient de plus en plus palpitant et vous tient en haleine jusqu'à la page 319, qui est dernière.

La manière de servir et de manger le potage.

Nous ne nous serions jamais douté qu'il y eût tant de règles à observer dans la manière de manger la soupe. Jusqu'ici, nous ne nous en sommes pas si mal tiré en procédant tout simplement : Prendre sa cuiller, puiser dans

l'assiette et porter à la bouche, voilà tout le secret.

Eh bien, non, ce n'est pas cela, paraît-il, témoin les instructions que donne à ce sujet la baronne Staffe, dans son nouveau volume dédié aux ménagères (Havard, éditeur). Voici ce qu'on y lit à cet endroit :

« Nous ne sommes plus au temps où l'on servait six potages différents à la table d'un archevêque.

» Aujourd'hui, dans les plus somptueux festins, on n'en offrirait pas plus de deux. Dans ce cas, où deux potages figurent au menu, on ne peut servir ce mets d'avance dans les assiettes creuses, et alors la serviette est placée sur l'assiette plate, devant laquelle chaque convive va s'asseoir. Quand tous les invités sont assis, les serveurs viennent prendre les ordres de chacun, puis rapportent, suivant le choix fait, une assiette contenant le potage préféré.

» C'est là un service ennuyeux et long ; aussi l'usage d'un potage unique prévaut-il de jour en jour.

» Lors donc que le menu ne comporte qu'un seul potage, celui-ci est servi d'avance dans les assiettes creuses à la place de chaque convive, au moment où ceux-ci entrent dans la salle à manger. Cette manière de faire abrège beaucoup la durée du repas.

» Le potage doit être servi extrêmement chaud pour ne pas être complètement refroidi quand les convives sont assis. Plusieurs personnes le distribuent dans les assiettes pour aller plus vite, et l'on ouvre les battants de la porte de la salle à manger pendant que cette distribution s'opère encore. Les serveurs ont ainsi quelques instants pendant que se forme le cortège qui suit l'amphitriton et la dame qu'il mène du salon à la salle à manger.

» La quantité de potage dans chaque assiette doit être modérée. Si on absorbait beaucoup de ce mets quasi liquide, il remplirait immédiatement l'estomac et on pourrait à peine manger des autres plats.

» Quand le potage n'est pas trop épais — et il ne doit jamais être trop épais — on ne l'introduit pas dans la bouche par le bout de la cuiller ; on le boit sur le côté de la cuiller. Le geste est infiniment plus gracieux, plus esthétique, n'exige pas un développement du bras souvent gênant pour le voisin, et la bouche s'ouvre moins grande, une considération qui a entraîné toutes les femmes..., car la plupart des hommes, embarrassés par leur moustache, restent fidèles à l'ancien emploi du bout de la cuiller.

» Il est interdit de pencher son assiette pour recueillir les dernières gouttes de potage qui restent au fond (le domestique enlevant assiette, il n'y a